

PHILIPPE MURAY

# ULTIMA NECAT

V

Journal intime  
1994-1995

LES BELLES LETTRES

## DU MÊME AUTEUR

*Chant pluriel*, roman, Gallimard, 1973

*Jubila*, roman, Le Seuil, 1976

*L'Opium des lettres*, Christian Bourgois, 1979

*Céline*, Le Seuil, 1981 ; Gallimard, collection « Tel », 2001

*Le XIX<sup>e</sup> siècle à travers les âges*, Denoël, 1984 ; Gallimard, collection « Tel », 1999

*Postérité*, roman, Grasset, 1988 ; Les Belles Lettres, 2014

*L'Empire du Bien*, Les Belles Lettres, 1991 (1<sup>re</sup> éd.), 1998 (2<sup>e</sup> éd.)

*La Gloire de Rubens*, Grasset, 1991 ; Les Belles Lettres, 2013

*On ferme*, roman, Les Belles Lettres, 1997

*Exorcismes spirituels I*, Les Belles Lettres, 1997 (rééd. sous le titre *Rejet de greffe*, 2006)

*Exorcismes spirituels II*, Les Belles Lettres, 1998 (rééd. sous le titre *Les Mutins de Panurge*, 2006)

*Après l'histoire I*, Les Belles Lettres, 1999

*Après l'histoire II*, Les Belles Lettres, 2000

*Désaccord parfait*, Gallimard, collection « Tel », 2000

*Chers djihadistes...*, Mille et Une Nuits, collection « Fondation du 2 mars », 2002

*Exorcismes spirituels III*, Les Belles Lettres, 2002

*Minimum respect*, Les Belles Lettres, 2003

*Festivus festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*, Fayard, 2005

*Moderne contre moderne (Exorcismes spirituels IV)*, Les Belles Lettres, 2005

*Roues carrées*, Fayard/Les Belles Lettres, 2006

*Le Portatif*, Mille et Une Nuits/Les Belles Lettres, 2006

*Essais* (rééd.), Les Belles Lettres, 2010

*Ultima necat I*, Les Belles Lettres, 2015

*Ultima necat II*, Les Belles Lettres, 2017

*Ultima necat III*, Les Belles Lettres, 2019

*Ultima necat IV*, Les Belles Lettres, 2021

*Le XIX<sup>e</sup> siècle à travers les âges*, Les Belles Lettres, 2024

PHILIPPE MURAY

ULTIMA NECAT  
V

Journal intime  
1994-1995

PARIS  
LES BELLES LETTRES  
2024

Édition établie par Anne Sefrioui

*www.lesbelleslettres.com*  
*Retrouvez Les Belles Lettres*  
*sur Facebook et Twitter*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation*  
*réservés pour tous les pays.*

© 2024. Société d'édition Les Belles Lettres  
95 boulevard Raspail, 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45524-2

**1994**

*Ils m'ont assez emmerdé du temps que j'étais vivant...*

L.-F. Céline



*1<sup>er</sup> janvier.* Ré l'inexistante s'est vite effacée, au fil des kilomètres insipides de l'autoroute, dans la voiture volant vers l'avenir radieux, avec nous dedans, le Macintosh, son disque dur fourmillant, les valises, le fax et tout le bordel. Pour ne pas m'endormir aux commandes, tandis que Nanouk et Iskandar sommeillaient sur les banquettes, j'ai passé le temps à mettre en scène avec méticulosité quelques charmantes personnes de ma connaissance dans des décors variés, Edna, Rébecca, Naïma, toutes nues bien sûr, et en situation de plein emploi, en pleine action savoureuse et avantageuse, beaux papillons roses cloués sur la toile tridimensionnelle de mes souvenirs chinoisants, précis, méthodiques. Soustraites au temps, ce chaos qui est leur complice. Images ressuscitées par l'arrêt sur image. Option Edna ? Option Rébecca ? Ah ! Qui a besoin de logiciels de visualisation ou de consoles holographiques ? Il n'y a rien de plus charnel, de plus concret, que l'imagination érotique. Les scènes les plus chaudement pornographiques ont lieu *effectivement* dans les fibres du cerveau, et si on a différencié avec tant de soin, au cours des siècles, la masturbation du coït, en culpabilisant la première au profit du second, c'était bien sûr pour protéger la « communication » qu'il y a dans le coït, cette communication qu'on appelle « amour », où se cachent tous les ferments trompeurs de l'engendrement et de la perpétuation de la race humaine. Pour ça que vous ne verrez jamais bestsellerisé un roman qui ferait l'éloge de la masturbation (d'ailleurs les femmes se masturbent très peu, et comme ce sont elles qui achètent les romans...), alors que n'importe quelle pastorale langoureuse doreuse de pilule décroche tous les prix. Comme disait Céline dans une des versions primitives des *Entretiens avec le professeur Y*, ceux qui parlent d'amour ont toutes les chances, on les adore, « ils sont placiers de la Reproduction ! trouvères de l'Espèce ! ils peuvent se permettre tout ce qu'ils veulent ! pensez cette Puissance ! toute la nature avec eux ! »

Toute la nature avec soi, c'est les *livres* et les *auteurs*.

## ULTIMA NECAT

Toute la nature contre soi, c'est la littérature

La littérature n'est qu'un instant, comme individu, ce n'est qu'un laps, une minute d'éblouissement, mais vécue avec quelle ténacité, contre l'espèce indestructible. Un déraillement infime, inoubliable, de sa finalité gigantesque.

Voilà Paris. Ho hisse les valises ! L'appartement, le courrier, autrement dit rien.

2 janvier. Sombre dimanche. Je me remets difficilement d'avoir pris de l'Atlantique en pleine gueule pendant huit jours.

Qu'est-ce que nous avons au menu, à présent ?

*Les Maîtres Sirupiers* ? Oui. À condition de trouver le ton.

*Mes dimensions deviennent floues*, article sur le Pléiade IV de Céline pour *L'Atelier du roman* ? Hum.

Un autre texte, peut-être, pour le même *Atelier*, sur Balzac ? Un *Illusions III* ?

Et puis la *Chimère* évidemment. Ah ! La *Chimère* ! Je n'aime pas beaucoup les résolutions de début d'année, mais si 94 ne voit pas la fin de ce truc, alors je suis un enclulé.

3 janvier. J'étais tout justement en train de penser à elle, en plein après-midi, quand Edna m'a soudain balancé un très énigmatique coup de fil. Le premier de l'année. Après quelques banalités d'usage, voilà qu'elle m'annonce brusquement qu'elle va m'écrire une lettre. Moi j'étais en train, mentalement, de corriger à son propos (et à son avantage) quelques phrases de Weininger sur le « traumatisme sexuel », origine de l'hystérie selon lui, et « résultat, chez la femme qui aurait entièrement adopté les points de vue masculins sur le sexe, d'un conflit entre la conscience pénétrée par ceux-ci, qui la fait se révolter de tout son être contre une réalité ou une image dont elle a parfaitement bien vu la signification et l'inconscient, représentant de sa nature profonde, qui la lui fait sans qu'elle le sache accepter, approuver, désirer en même temps ».

Pour Edna, le sexe est bien entendu un corps étranger, et comment (d'où l'envie perpétuelle, furibonde et presque exclusive, qu'il lui passe par le plus étroit de sa personne, pour lui être encore plus délicieusement hostile), mais nullement honni par sa conscience, laquelle se met toujours clairement à la même place, sur le même rang que son partenaire masculin. Du côté de la bite. Dans le camp du braquemart. Edna a le trou du cul xénophile et cosmopolite. Elle est également convaincue jusqu'au trognon de l'« abjection » féminine. Portant un regard hypernégatif sur elle-même, elle exige que l'engin mâle se montre à la hauteur de sa mauvaise réputation en faisant le plus de dégâts possibles à sa propre personne (et à la « dignité » de celle-ci).



Avec elle, les distances sont toujours respectées. C'est reposant. Pas d'abolition des séparations. Les Murs de la Honte sont indispensables au plaisir. Les Murs et la Honte. Elle se voit très bien de l'extérieur. Elle n'attend pas que le type parle, agisse, la baise, puisqu'elle a toujours déjà fait siennes ces attitudes. Elle n'attend pas qu'un homme *fusionne* avec elle dans le coït puisque, quand on la tire, on est déjà deux (elle-même et le partenaire masculin) à grimper sur elle. À la lettre, on est deux à la posséder. On est deux à la monter, à l'animer, à la cravacher, à la créer comme une image hallucinée, comme un mythe, comme une publicité géante, comme une photo de cul. Ce côté virilisé pourrait d'ailleurs être débandant si elle n'était si douée pour s'offrir comme elle sait que les hommes désirent qu'une femme s'offre ; pour jouer à la femme, en somme. C'est à cela que lui servent sa duplicité profonde, son absence quasi pathologique de rapport aux valeurs en général ou à l'idée de vérité, autant de vertus qui en feraient une grande conquérante si elle avait un peu plus d'envergure.

Évidemment, je l'exagère un peu. Je la grandis d'autant plus qu'elle le mérite. Reconnaissance du membre.

Une conclusion ? Ouvrons Céline. Au hasard ? Non, il n'y a pas de hasard puisque ça tombe toujours pile.

« Après tout quand l'égoïsme nous relâche un peu, quand le temps d'en finir est venu, en fait de souvenir on ne garde au cœur, que celui des femmes qui aimaient vraiment un peu les hommes, pas seulement un seul, même si c'était vous, mais tous. »

« *Je vais t'envoyer une lettre...* ».

Cette phrase me fait gamberger. Présentée comme ça, une lettre ne peut qu'être un truc de pétasse. Qu'est-ce qu'elle veut ? Mettre la barre plus haut ? Arrêter les frais ?

Ce n'est pas parce que je n'en parle guère en ce moment que la connaissance du dessous et sa horde fébrile ne sont pas revenues de vacances hier soir. Au contraire. Elle est réapparue avec ses monstres, la cavalière de l'Apocalypse, la Mamaggeddon d'en dessous, et l'immeuble est redevenu cette espèce de chose soutinienne, secouée, charriée, chavirée, déformée par sa dinguerie de forçate de la maternité en folie et des portes qui claquent dans le vide absolu de l'agitation familiale. C'est de nouveau, sous mes pieds, comme si des bagnards cassaient de la caillasse. On a des mines au-dessous de chez nous. Des Mines de miel !

## ULTIMA NECAT

Ce n'est pas parce que je ne l'ai pas dit non plus que je n'ai pas fini d'astiquer dans tous les recoins mon *Journal 1993*, puis de le porter à photocopier et à relier sous des trombes niagaresques. Un de plus. Un de moins. *Ultima necat* tome combien ?

*4 janvier.* Qu'est-ce que tu attends maintenant de la vie ? La phrase de Nanouk continue à me courir comme des morpions dans la mémoire.

Quels buts est-ce que je me fixe ? Est-ce que je suis capable de m'en fixer ? De vouloir ? Est-ce que je suis encore capable de tirer des leçons de mes échecs ?

Et puis quoi, merde ! Est-ce que je vais réussir enfin, un jour, à faire parler de moi ? À briser le silence ? La conspiration ? Quand il y a conspiration du silence, j'y pense tout à coup, on se réconforte avec l'espoir du « bouche à oreille ». Ce truc du « bouche à oreille » m'a toujours ravi. Les critiques en place, à quoi s'adressent-ils alors, puisque les bouches et les oreilles sont occupées ailleurs ? Aux trous du cul ?

Il paraît que N. se parfume partout d'avoir passé avec nous des « vacances intelligentes ». Je n'en ai jamais connu d'autres.

On doit décamper dès vendredi soir et passer deux nuits à l'hôtel, because les circonstances si graves qu'on ne sait ni qui vit ni qui meurt.

Mais en fait de vie et de mort, ce sont les peintres qui vont envahir la maison, samedi et dimanche, et entamer la dernière étape du couloir. Et puis ils reviendront le week-end d'après ; et puis encore celui d'après ; et sans doute encore une quatrième fois. Avec ces deux types qui travaillent au noir, comme on dit, c'est le supplice à la petite cuillère, après l'horreur à la louche du temps des électriciens.

Travail au noir. Œuvre au noir.

Ça commence à faire chier tout le monde très sérieusement, je sais bien, ces travaux que j'invoque tout le temps, dans mon appartement, pour ne pas être là, pour ne pas faire ce qu'ils souhaiteraient. Mais qu'est-ce qu'ils voient de mieux, eux, dans l'existence, que d'arranger son bunker ? D'accord, une bonne guerre serait infiniment préférable que ces aménagements de fin de l'Histoire, mais il ne faut pas trop en demander.

Appel du fidèle, du consciencieux et fanatique Proguidis.

*5 janvier.* Aujourd'hui, c'est le jour des menuisiers ! Mercredi aux rabots, dimanche aux pinceaux !

Eh bien ! elle a très virtuosément évité le numéro de pétasse que je redoutais, Edna. Sa lettre est même plutôt amusante, sur papier à en-tête du Pribaltiskaya Hôtel, avec un plan de l'appartement de Dostoïevski qu'elle vient de voir à Saint-Pétersbourg, et juste une phrase, à la fin : « À part ça, je ne te déteste pas ». Dans le même élan, j'ai reçu aussi une lettre de Chantal. Elle, c'est de Berlin qu'elle pense à moi. Devant le portrait de Philippe Rubens (*L'Enfant à l'oiseau*) de la Gemäldegalerie...

Quand je la rappelle pour la féliciter, Edna, de son à-propos bien tempéré, bien distancié, bien pensé, elle m'en raconte une bonne, justement, sur son séjour à Saint-Pétersbourg.

— Le soir de la Saint-Sylvestre, on était au restaurant de l'hôtel avec pas mal d'autres touristes, des Français surtout, des Italiens, et aussi des Allemands. Minuit arrive. Tout le monde se congratule. Embrassades, vœux, éclats divers. Seuls les Allemands, au bout de la salle, en groupe, ne bronchent pas. Arrivent 2 h du matin. On allait partir. 2 h sonnent. Les Allemands explosent. Gueulements monstrueux, cris, exultation. Et tu sais pourquoi ? Ils avaient attendu, eux, qu'il soit minuit en Allemagne, c'est-à-dire 2 h en Russie, pour se souhaiter la bonne année ! Ils avaient tenu compte du décalage horaire ! En dehors d'eux, personne n'y avait pensé, ni les Français, ni les Italiens, personne.

Tout ça est bien joli, mais on se voit quand ? C'est bientôt la fête des rois, je mettrais bien ma fève dans ta galette.

On dit « tirer les rois ». Pourquoi jamais « tirer les reines » ?

J'ai repris ma *Chimère*. Et pour commencer, bien sûr, il m'a fallu relire tout ce que j'avais déjà écrit. Ça m'a l'air bien. Très bien même. Le seul ennui, c'est qu'il faudrait que je tienne ce ton sur encore trois cents pages. Et je sais ce que ça coûte. Arriver à déconner autant, aussi vite, aussi fort que l'époque, n'est pas donné tous les jours.

6 janvier. Matin. Sous des trombes, je feuillette *L'Obs* et découvre avec horreur la tête de la connasse américaine et juriste (toutes les grâces) qui est à l'origine, paraît-il, du concept même de « harcèlement sexuel » (et de la loi qui en est inséparable, bien sûr, comme le venin du serpent). Je n'imaginai même pas que cette saloperie pût avoir une origine individuelle ! Un *auteur* ! C'est tellement le produit puant, le suintement de la misérable merde universelle contemporaine qu'on imagine mal que ça vienne de quelque part, et surtout de quelqu'un. Enfin cette poufiasse s'appelle Catharine MacKinnon. Voilà sa photo. Portrait en couleurs d'une hystérique quelconque de maintenant. Évidemment, à *L'Obs*, ils ont fait faire l'article par un harki, c'est-à-dire par un homme, un mâle. Il en remet, comme c'est son devoir. On le surveille.

La France, se félicite-t-il, a adopté elle aussi cette loi scélérate, et à l'unanimité des députés ! Sauf les communistes ! Vive le PC (parti communiste), dernier rempart contre le PC (*political correctness*) ! Hélas, poursuit-il, d'autres projets pestiférants et légalitaires de la MacKinnon restent actuellement en rade, même aux États-Unis, notamment une savoureuse ordonnance tendant à autoriser les victimes de violences sexuelles à se retourner contre les pornographes, « responsables indirects » des crimes en question (la pornographie elle-même étant définie comme « appel au viol » ou encore comme « image et instrument de la domination des femmes »). Il paraît que le truc ne prend pas encore très bien aux USA.

Ça viendra.

Pourrais-je un jour, avant de crever, lire au moins une fois un journal sans avoir instantanément les yeux hors de la tête, le buste en nage, les mains tremblantes de l'envie de taillader la tronche de quelqu'un, et chacun de mes cheveux dressé d'horreur sur le crâne ?

Non.

7 janvier. Vendredi nul. On calfeutre tant bien que mal les cent quatre-vingt-deux portes qui donnent sur le couloir et on fout le camp. J'emmène Nanouk dîner là où j'ai déjeuné avec Kundera, rue du Cherche-Midi, à sa « taverne basque ». En repassant devant chez lui, je le réentends brusquement. J'étais en train de lui dire que son appartement était bien situé, sous les toits, avec personne au-dessus pour lui marcher sur la tête. « Surrout, m'a-t-il rétorqué, c'est formidable parce que, de la rue, les gens ne peuvent pas savoir si on est chez nous ou non ! »

Plus tard, comme prévu, on est boulevard Raspail, à l'hôtel. Petite chambre, télé, six cents chaînes cachées, toutes plus épatamment insipides les unes que les autres. Je les fais défiler dans la nuit comme des noyés dans le flot glacé d'une Bérézina. C'est bien. La télé va mourir de sa prolifération, me dis-je. J'éteins. Nanouk dort déjà. Voilà. On en a comme ça pour trois week-ends, peut-être quatre, à coucher ailleurs. Demain matin, dès l'aube, les peintres seront dans le couloir de la rue Le Verrier à gratter, décoller le papier, reboucher des trous, en faire d'autres. Quelle histoire, quel ennui, quel accablement. Pour m'énerver, j'ai bien sous la main le numéro du médiocrissime *Magazine littéraire* consacré à Céline, où mon vieil opuscule est radicalement ignoré, comme d'ailleurs dans tous les précédents dossiers que ce journal radoteur lui a consacrés. Mais quelle importance ? Baudrillard vient de publier dans *Libération* un bel article, « Pas de pitié pour Sarajevo », où il dit en somme que ce ne sont pas les gens de là-bas qui sont à plaindre, mais nous, lamentables

Européens compatissants ; que ce sont eux les vivants et nous les morts qui essayons, par nos « couloirs » humanitaires et par le harcèlement médiatique, d'aller puiser chez eux un peu de leur énergie, c'est-à-dire de leur malheur. Il décrit aussi ce qu'il appelle le « pathos œcuménique » de la commisération, évoque la panique des intellectuels tentant de réalimenter artificiellement, avec toute la misère du monde, le vivier à sec de leurs « valeurs », prophétise enfin une « purification ethnique » générale, démocratique, européenne, la chasse de plus en plus farouche aux délinquants, à tous ceux qui contreviennent au Nouvel Ordre (musulmans bosniaques et Arabes de partout en premier lieu). S'il osait pousser sa démonstration, il raconterait comment on entreprend aussi de les domestiquer, les Arabes, là où on ne peut plus les chasser, comment on essaye d'en faire des Américains comme tout le monde (notamment par le coup de la réconciliation palestino-israélienne). Passons. J'ouvre mon Céline, le *Pléiade* IV, je lis quelques lignes des inépuisables brouillons de *Féerie* :

« Et puis c'était bien juste en somme. À moi la vedette des ragots, toute la hargne des pelés au cul, toute la bile des lustucrus, la si nauséante purulente acide vitrioleuse huilée qui tout dissout, brûle ce qu'elle touche avec une odeur effroyable, qu'une goutte suffit à empester de la terre au ciel trois cent mille mètres carrés de conscience, rendre fous de haine, de rage et de meurtre trente vingt cinq mille troupeaux de moutons qui seraient à passer bien tranquilles, qui frémissent plus que de vous traquer, vous dépecer à mille supplices. »

Paix. Beauté. Pleurs de joie de beauté.

*8 janvier.* Rue Le Verrier, quand j'arrive vers 11 h, un sévère chantier passe déjà tout en travers de l'appartement comme une arête dans une gorge. C'est le bordel prodigieux. Les murs desquament, bavent leurs couches successives de papiers peints sur le plancher. Là-dedans, il doit bien y avoir celui que ma mère voyait quand elle vivait ici même, à dix-sept ans, en 1934. Oui, à cet étage, dans cet immeuble, dans cet appartement. Loué par nous quarante-cinq ans plus tard en toute méconnaissance de cause, vers la fin de 1979, coïncidence si étrange, si gratuite, si belle, que je n'ai jamais pu en tirer la moindre interprétation.

En fin de journée, je rejoins Nanouk chez L. Ça y est, N. a déménagé, il a loué un studio. Il est là quand même. On dîne tous les quatre. Puis on réintègre notre hôtel. Télé. Un porno sur une chaîne inconnue. Nanouk dort.

*9 janvier.* Après le départ des peintres, cet après-midi, et le nettoyage des dégâts, j'essaie de retitiller ma *Chimère* (j'en suis à la scène de Mimsy et

## ULTIMA NECAT

du clown, à l'hôpital, scène elle-même prise en gigogne dans celle de l'autre hôpital en feu, celui de Grasse), mais je vois bien qu'elle m'en veut. Elle ne réagit pas. J'ai beau lui dire que ça y est, cette fois, que je suis revenu, que je vais m'occuper d'elle, je sens qu'elle n'y croit plus. Je l'ai trop longtemps laissée tomber, elle me fait la gueule, il faut que je la réapprivoise. Ça va prendre combien de jours ?

*10 janvier.* Théo, qui dîne avec nous, est en pétard. L'époque n'est pas marrante pour les jeunes, se plaint-il. Cette histoire de sida commence à lui puer au nez. Il nous raconte une anecdote amusante. Un soir, récemment, il se trouvait dans une boîte en train de draguer une fille en douceur. Brusquement, un type qui circulait entre les tables se rapproche de lui et, sans rien dire, confidentiellement, complicitement, lui glisse un truc dans la poche de sa veste. Théo regarde : un préservatif !

On s'achève, vautrés devant la télé où se déroule péniblement une émission sur le climat, la météo et tout le bordel. Dans le genre apocalyptique : allons-nous vers une nouvelle ère glaciaire, etc. De tout temps, raconte un type, les hommes ont été préoccupés par le temps. Les primitifs avaient des sorciers pour faire venir la pluie ou le soleil.

Le temps n'est-il pas en train de redevenir la seule information qui intéresse les gens (avec le sport et deux ou trois autres trucs) ? Ne serait-ce pas là un bon indice de la fin de l'Histoire, dis-je à Nanouk, une preuve que tout le monde, consciemment ou pas, a vraiment fait son deuil, maintenant, de Dieu et de toute existence future ? On n'a qu'une vie. Plutôt la passer au soleil que dans le froid. Les vrais athées ne seraient-ils pas ces milliers de gens qui, chaque année, en France par exemple, quittent le Nord pour le Sud ?

*11 janvier.* Travail sur la *Chimère*. À 6 h, je sais qu'il est 6 h grâce à la fille d'en face, avec son téléphone sans fil. Elle est revenue du lycée. Elle va voyager maintenant à travers sa chambre jusqu'à 7 h et demie, 8 h, avec ses copines dans le récepteur. Qu'est-ce qu'elle peut bien leur raconter ? Pourquoi est-ce que ce n'est pas moi qu'elle appelle ?

Edna est passée, elle est repartie. Pour me montrer à quel degré d'ahurissement en est arrivée Bérénice, elle me raconte que celle-ci, récemment, avait insisté pour aller avec elle voir je ne sais plus quoi à l'Opéra. La première partie du spectacle passe. Elle dort dans son fauteuil. Arrive l'entracte, elle va s'acheter un sandwich, revient, mange en silence pendant que les autres parlent, et puis brusquement lance : « Ce soir, je suis allée chercher François

[son fils] à l'école. Il est sorti en brandissant un petit sac en plastique et en me disant : « Maman, j'ai fait pipi dans ma culotte aujourd'hui ! » »

12 janvier. Achats avec Nanouk entre midi et 2 h. Je rentre. Rue Notre-Dame-des-Champs, deux clochards humoristes m'alpaguent : « Hé ! Mon copain et moi on a besoin de cinquante briques ! » J'éclate de rire et poursuis ma route, mais ils me filent le train. « Avec cinquante briques, on pourrait monter une société ! qu'ils me crient. Ça t'intéresse pas ? ».

Maison. Répondeur : « Bonjour, je suis Justine Lévy et je prépare pour *Globe Hebdo* un article sur les rapports qu'entretiennent les écrivains avec l'ordinateur. Si vous avez un Macintosh et si vous composez vos livres dessus, j'aimerais vous poser quelques questions. »

13 janvier. Soirée de déroute rue Vavin, chez une certaine Jolanta Bak, où les Atelieristes du Roman, tous les pontes de la Kunderally correctness, recevaient leurs amis. Je ne savais pas, en y arrivant, que j'en sortirais si furieux de moi-même, sonné, ivre-mort et pataugeant dans la gadoue de ma fatale inexistence.

Ah ! pour fendre la mer gelée en moi, il m'en a fallu du whisky ! Autant de rasades, autant de coups de hache ! Un verre d'abord à la maison, avant de partir, un autre dans un bistrot de la rue Notre-Dame-des-Champs avec Edna, rencontrée sur le chemin. Et puis d'autres ensuite, des tas et des tas, jusqu'à 2 h du matin, dans le joli appartement de l'invitante, pièces vastes et claires, bow-window, meubles high-tech. Déjà, vers le boulevard Raspail, faisant les cent pas avant de me décider à plonger, tout procrastinant ainsi, je croise Kundera et sa femme Véra. « Vous repartez déjà ? me demande Kundera dont le visage se plisse d'anxiété au-dessus de l'anorak. – Non ! non ! J'y vais tout de suite, mais d'abord j'ai une course à faire », prétexté-je. Une *kourrrse* ? Kundera ne comprend pas, il croit que je vais courir. Véra lui remet les mots à l'endroit clownesquement, très Giulietta Masina tout à coup. Bien entendu, Kundera traduit que je ne veux pas arriver trop tôt. Il regarde sa montre et s'inquiète. Puis : « Alors vous avez vu le Grrrec ? » me demande-t-il. Le Grec ? Ah oui ! Proguidis ! « Il est rrravi que vous écriviez dans *L'Atelier* », reprend le Tchèque. Moi aussi.

Dix minutes plus tard, je suis en haut dans la jacasserie générale. J'aperçois quelques funestes. Sportès et S. en particulier. Avec Sollers, qui débarquera vers 9 h, le trio des Trois Disgrâces sera au complet. Je fonce sur Chantal, saluant au passage Proguidis et Duteurtre, mais S. vient rapidement se ventouser à

nous et commence à débiter ses insanités vantardes. Toute la connerie du monde nous clapote à la gueule. En quelques braiements, on sait tout : qu'il part demain pour Florence, qu'après-demain il est invité en Colombie, que R. s'est mise à poil au mariage de Lévy (« À l'origine, c'est la mariée qui devait être mise à nu par ses célibataires, mais Bernard veillait au grain ! ») et que tout marche du tonnerre. Pour lui et pour elle (R. fait aussi sa pub : « J'ai décroché la bourse Médicis hors-les-murs : un an à New York ! »). J'enfile une perle au passage : « Bernard c'est la *Règle* et moi c'est le *Jeu* ! » Voyant Sportès à proximité, je me retourne et, pour changer, lui serre la pince ! Surprise ! Il en bafouille. Sa grande tronche à claques s'en dilate. Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours tant détesté ce type. Comme il croit malin de dire un truc du genre : « On ne s'est pas parlé depuis combien d'années ? », je balaie devant sa porte en répondant : « Quelle importance ? Quand on hait, on ne compte pas ! »

Perdu, foutu, déjà ivre, j'essaie d'échapper à leur *jactance maudite*. Jactance maudite ? Oui, jactance maudite. « Je suis peut-être un des rares au monde qui devraient être libres, presque tous les autres ont mérité la prison par leur servilité prétentieuse, leur bestialité ignoble, leur jactance maudite. » C'est dans les « Cahiers de prison » de Céline...

Décidément, c'est la soirée des poignées de mains. Je fonce sur Sollers et lui en écrase cinq. Il n'en revient pas. Pour ne pas être en reste, il m'attrape par le cou. « Je me suis aperçu que je vous aimais beaucoup », me confie-t-il avec une sincérité bien imitée. Crocodilesquement, il ajoute qu'il a regretté mes attitudes récentes. « Ça m'a fait de la peine... » Tu parles. On évoque *L'Atelier*. « Elle est gentille cette petite revue ! » soupire-t-il (s'il pouvait en faire saisir et pilonner tout le tirage, il n'hésiterait pas). « Qu'est-ce que vous faites en ce moment ? – Je termine un roman [c'est même pas vrai]. – Vous avez un éditeur ? – Oui. – Grasset ? – Non, pourquoi Grasset [il n'y a que lui qui pense encore à cette merde !] ? – Ah ! Bravo ! se passionne-t-il devant moi, de plus en plus glacé. C'est bien, vous vous êtes débarrassé d'eux ! » Je le laisse. Ou c'est lui qui me laisse. Enfin on se lasse et on se laisse.

Une fille, correctrice de *L'Atelier*, se rapproche : « Je lis tout ce que vous faites ! me dit-elle. Dans *L'Idiot*, je vais tout de suite à vos chroniques de télévision ! » C'est gentil. Du coin de l'œil, je constate que Sollers perd toute présence au contact du Tchèque. Pour ne pas se faire oublier, il multiplie ses petits trucs espiègles et crispants (pieds de nez, caresses aux dames, suçotages de fume-cigarettes, etc.). Toujours aussi faussement décontracté. De plus en plus vieille fille excitée, fous-rires, sous-entendus et connivences.



De nouveau sur le canapé. Kundera se rapproche, il veut me parler, il s'assoit près de moi. À ce moment, S. rapplique. « J'ai quelque chose à te dire », fait-il à Kundera pour avoir l'air important et empêcher toute conversation entre le Tchèque et moi. Connard. Kundera résiste un peu, il voudrait vraiment me parler, puis cède.

Je ne le reverrai que plus tard, alors que je serai en train de parler avec Odile, et à ce moment-là je serai si saoul que je préférerai les laisser seuls après les avoir présentés. « Odile... *Libération*... » Le mot *Libération* est magique, même pour un grand écrivain revenu de tout. Kundera se jette sur cette ancienne amie et ne la lâche plus.

Je bois pour effacer la hantise de ma disparition. Les whiskies passent comme des gares. Bientôt, je le sens, je pourrai descendre à la station Coma-Nirvana. Ça vient. Ce sera surtout terrible demain. D'autant plus qu'il faudra que je m'arrache très tôt du lit pour attendre, l'arme au pied, l'arrivée d'un huissier qui nous menace de saisie pour 200 francs de majoration d'une redevance télé impayée !

C'est Edna qui me force à partir avant que je m'écroule. Elle m'apporte mon pardessus, me l'enfile de force, très maternelle brusquement, puis m'entraîne. On sort de cet appartement comme d'un sentier battu.

*14 janvier.* Je passe la journée à cuver. Une journée sans mots, sans métaphores, sans idées, donc sans joie.

Et l'huissier ?

L'huissier ? Pas venu.

C'est vendredi soir. Vers 9 h, on recalfeutre les cinq cent cinquante-deux portes du couloir et on refout le camp à l'hôtel Raspail, ces pénates-bis.

*15 janvier.* Les samedis se suivent et se ressemblent. Cette fois, les peintres m'asphyxient joyeusement tandis que je perds ma journée à faire un papier pour Catherine. J'ai les larmes aux yeux. Un observateur plus perspicace que moi dirait que je pleure sur moi-même, mais je sais bien, moi, que c'est leurs putains de résines oléoglycérophtaliques, pas le chagrin.

Hôtel ensuite, où je retrouve Nanouk, et d'où on repart aussitôt vers la Brasserie alsacienne du bout de Montparnasse. C'est une nuit de pluie acharnée au cafard, que la conversation obsessionnelle de Catherine, pendant le dîner, ne débarbouille guère ; ni le porno lamentable que je regarde tout seul, plus tard, du fond du lit, tandis que Nanouk s'endort. Quelle triste plaisanterie ! Ô cramouilles, trous du cul, léchages et baisages, qui défilez dans la plus

morne incompréhension de ce que sont un cul, une bite, une cramouille ! Et vous, fellations interminables ! Et ces types moches ! Inimaginables ! Vulgaires ! Et ces queues qui bandent à moitié (ils sont obligés de la tenir tellement elle est molle) ! Et ces chattes mi-rasées des petites pétasses à string, ces poils réduits à une lamentable coulée d'ersatz prépubère !

Ô triangles sacrés ! Même vous, le monde contemporain a réussi à vous bousiller !

Et la disponibilité perpétuelle, atroce, sans surprise, de tous les personnages ! Et ce dynamisme incurable ! Cette gentillesse dans les enfilades ! Cette *égalité* des conditions, des désirs, des disponibilités. Des louveteaux qui se culbutent ! Des scouts ! Disneyland-sur-Clito ! Et ces levrettes sans conviction ! Et ces trous du cul qui s'ouvrent sur commande, au doigt et à l'œil ! Il n'y a pas que les rôles qui sont post-synchronisés, les images aussi, les gestes des « comédiens », leurs positions, tout. Tout est faux. *Ça n'est jamais comme ça que ça se passe (ce ne serait pas la peine) !*

Ah ! il faut avoir le gland bien accroché pour ne pas se dégoûter du con, certains soirs noirs, quand on voit ça ! Tant ils salopent, cochonnent, bousillent vos plus chers souvenirs en y punaisant leurs visions de crétins ! Tant ils vulgarisent ! La vulgarisation de la vulve est un crime. Il n'y a rien de vulgarisable dans le plaisir sexuel vrai : tout y est toujours et en même temps *trop* animal, *trop* secret et *trop* sophistiqué. La sublime puérité du coït demande un tact incroyable quand on veut la mettre en scène. Si certaines séquences « érotiques » de films « normaux » sont plus bandantes que tout le *hard* possible et imaginable, ce n'est jamais à cause de la chair qu'on y voit, c'est grâce aux situations qui ont préparé cette chair. Cinq minutes apparemment perdues à camper un personnage ou deux, à *leur donner une situation sociale*, font plus pour faire lever la bite du spectateur que tous les entrechusses écarquillés du monde. C'est l'état civil d'une femme qu'on enfonce quand on la baise, pas sa chatte, ils n'ont jamais compris ça.

De la négativité fiévreuse, gênante, honteuse, excitée, raffinée, du sexe, le porno a tout détruit au profit de quelque chose de sirupeux, d'égalitaire, de consensuel, de cordicole pour tout dire.

Quelque chose de consentant.

La femme qu'on voit dans les pornos écœure parce qu'elle dit oui. Elle ment, par conséquent, de la façon la plus pénible.

Je retrouve dans une vieille année (1986) de mon *Journal* cette citation de Melville :

« Voilà la formidable vérité concernant Nathaniel Hawthorne. Il dit NON ! dans un tonnerre ; mais le Diable lui-même ne saurait lui faire dire *oui*. Car tous ceux qui disent *oui* mentent. »

Il paraît qu'aujourd'hui le cul ne fait plus recette, que les journaux « de charme » périssent, que les photos de femmes à poil n'amuse plus les gens ? Bien fait ! Bien attrapés ! Le sexe n'était pas fait pour les gens, je veux dire pour l'immense masse humaine ruminante et procréatrice. On l'a volé, le sexe, à la minorité aristocratique qui savait très bien quoi en faire, pour le transformer en marchandise décevante.

Dans son naufrage exotérique, le porno entraîne le sexe, avec lequel il n'a que de très lointains rapports mais auquel il a réussi à s'identifier.

Le porno ne pouvait arriver qu'avec l'âge de l'égalité réalisée. Mais justement l'égalité c'est la disparition de l'excitation. Égalité des corps, des sexes. Effacement des classes sociales.

« C'est barbouillé d'une crasse épaisse de symboles, et capitonné jusqu'au trognon d'excréments artistiques que l'homme distingué va tirer son coup... »

Disait évidemment Céline.

Il ne l'écrivait plus.

*16 janvier.* J'avais parié avec Nanouk que les fiottes journalistiques emploieraient le stéréotype « marée humaine » pour qualifier la grande manifestation des enculés de la gauche, des salopards en jogging, de toutes les raclures sentimenteuses du monde, bidets pieux, grenouilles de bénitier du service public, pernicious cordicoles, assistés de tous les horizons, fonctionnaires, etc. Eh bien, j'ai gagné. Je viens d'entendre à la radio textuellement : « Marée humaine pour défendre l'école laïque... »

Poubelle.

*17 janvier.* Cette nuit, j'ai eu de longs rêves de destruction, des rêves de déchirures, d'abîmures, des rêves ménagers de moquette trouée, brûlée, de parquet sali, etc. C'était mon corps qui était en train de se massacrer. Je me réveille ce matin malade comme un chien. Bronchite, crève, grippe, je ne sais quoi.

*18 janvier.* Je devais déjeuner avec Dantzig. J'annule. Rien n'est plus soulageant que de faire sauter un déjeuner. Aération délicieuse. Décommander quelqu'un, c'est rajeunir de dix ans.

« Aujourd'hui non plus je ne verrai personne... »

Et *Le Sourire de la chimère* ? Il est toujours fendu jusqu'aux oreilles ?

*19 janvier.* Ma *Chimère* ricane jaune en me voyant perdre la journée sur un « dossier » pour Catherine.